
Eric CHAMS

D'OUTRE-HASARD D'OUTRE-PASSION

POEMES

LES PARAGRAPHES LITTERAIRES DE PARIS

D'OUTRE-HASARD — D'OUTRE-PASSION

Eric CHAMS

D'OUTRE-HASARD D'OUTRE-PASSION

Edition revue et corrigée

LES PARAGRAPHES LITTERAIRES DE PARIS

14, rue Le Bua - PARIS (XX[e])

Il a été tiré à part
30 exemplaires
numérotés de 1 à 30
qui constituent
l'édition originale.

Édition hors commerce

EN GUISE DE PREFACE

Troubler le Hasard, voir en ses marécages se mouvoir les torpeurs incompréhensibles d'une certaine destinée, sombrer brutalement dans ses eaux troubles en éclaboussant les rives de la réalité, regarder le Hasard depuis le plus profond abîme ou la plus haute Sirius afin de voir grandir par-delà son envoûtement ce que j'appelle l'absurde Fatum, la révolution morte dans l'œuf, l'œuf orphique veiné du sang de sa fatale éclosion, de sa nécessité passionnelle et de sa perfection aporéaliste pour ne pas dire idéaliste, tel fut mon projet s'il fut jamais besoin d'avoir projet en tête pour mortifier le Temps de sa Création.

E. C.
Ville d'Avray, le 16 avril 1975.

Sur la mer il y a des tranches de soleil
Plus glacées que la nuit où fraîchissent les vagues
Sur la mer il y a des souvenirs vermeils
Flottant le ventre en l'air transpercés d'une dague

Les buissons sont d'argent quand vient la nuit lunaire
Sur nos baisers perdus dans nos cœurs diaphanes
Voici le vent la mer l'heure crépusculaire
Voici la mer et notre amour en filigrane

Sur la mer il y a des bouquets dispersés
Plus anciens que le temps plus anciens que l'amour
Sur la mer il y a des souvenirs froissés
En bateaux de papier et d'attente trop lourds

Les chemins sont lointains l'un de l'autre quand vient
La nuit sur nos mains d'or et sur nos yeux mi-clos
Voici le vent la mer l'heure où l'on se souvient
Voici la mer et notre amour parmi les flots

Sur la mer il y a des dentelles de roses
Plus fines que l'étoile au front des fiancées
Sur la mer il y a mille métamorphoses
Et sortant de la vague une dague oubliée

Ville d'Avray, le 29 septembre 1974.

SAUF LE RESPECT D'ARTHUR

« *L'amour est à réinventer.* »
(RIMBAUD)

Non l'amour n'est pas
A réinventer
Non l'amour n'est qu'à
Verser au Léthée

Avec tous les cœurs
Qu'il a enterrés
Avec le malheur
Qu'il a engendré

Avec les poèmes
A tranche adorée
Où l'on dit je t'aime
Avant de pleurer

Avec le silence
Qu'on ne peut pas croire
Avec l'espérance
Qui n'a plus d'espoir

Avec les serments
Qui n'ont pas été
Avec les tourments
De fidélité

Avec les écorces
Et les cœurs brisés
Avec cette force
Qu'on a vaine usée

Avec les bouquets
Les bouquets fanés
Oubliés au quai
Au quai des années

Non l'amour n'est pas
A réinventer
Il est il est à
Il est à jeter

Churchville (NY, USA), le 23 août 1974.

J'entends la nuit fleurir au bois des rêves morts
C'est une nuit d'odeurs grande comme le monde
Avec des lits d'adieux que l'océan inonde
C'est une nuit d'odeurs sur les voix et leurs corps

Je m'entends respirer sous l'orbe de ma vie
Et les nuits déflorées par le bourgeon des jours
S'éteignent sur la route où je poursuis mon cours
Et les nuits déflorées s'abreuvent de leur lie

Je nous entends marcher jusqu'au fond de la terre
Nous les hommes perdus parmi les catacombes
Avec dans nos regards mille fleurs pour nos tombes
Nous les hommes perdus qui avons tant à faire

Entendre au bois fleurir des rêves noirs de nuit
Entendre respirer des vies courbes et mortes
Entendre au fond marcher de la terre qui porte
O puisatier de l'inconnu aux mains trop longues
Seau de ton sang qui dégringole un son de gong
Et j'entends résonner un miroir dans un puits

Ville d'Avray, le 16 novembre 1974

Je me suis vu dans cent mille ans
Le monde était couleur de fer
Le ciel avait un goût d'enfer
Et le silence était violent

Moi je marchais sans exister
Mes pas couraient sur les étoiles
Je déchirais des cieux de toile
Pour déchiffrer des voies lactées

Moi je marchais sans plus finir
Avec des pas comme des sources
Avec l'ivresse d'une course
Qui ne se meurt qu'aux souvenirs

Il ne restait rien du passé
Moi je marchais sans voir le jour
Avec les pas de mon amour
Avec l'amour de ma pensée

Moi je marchais quand tu avais
Eté cueillir à Saint-Vincent
Des œufs tous blancs avec ton sang
Sur leur coquille avec ma plaie

Moi je marchais quand tu m'avais
Mis dans les mains ces deux naissances
De tes mains pleines d'innocence
Ces œufs du sable et de la paix

Moi je marchais quand tu m'avais
Souri avec tes lèvres d'or
Et le masque du ciel s'endort
S'endort et l'amour se défait

Moi je marchais dans cent mille ans
Tu m'as souri abandonné
Et maintenant comme un damné
Je parcours le temps si violent

Et dans le silence immuable
Je m'éternise sans raison
Hurlant comme un damné le nom
De mon amour inépuisable

New York, le 9 septembre 1974

LES TROIS GRACES

Un bouquet de regards
Au fond d'un vase d'or
Paupières fermées dort
Et rêve l'eau des soirs

Un jeune regard bleu
D'entre ses blondes feuilles
S'irrore vers le seuil
Du matin de mes vœux

Un regard bleu et gris
D'entre ses brunes feuilles
Rêve que je le cueille
Sous ma plume et l'écris

Un pauvre regard d'or
Perdu au fond d'un vase
Regarde mon extase
Qui lendore l'endort

Un bouquet de regards
Perdu au fond d'un vase
Sous la pluie qui l'embrase
D'un triple foudre hagard

Et dans la nuit qui plane
Au fond de son rêvoir
Un bouquet de regards
Lentement qui se fane

Ville d'Avray, le 8 décembre 1974.

Le temps palpite dans mon cœur
Parfois le soir quand vont mes mains
Sur la poussière d'un chemin
Qu'ont effrité les morts des fleurs

Le temps me passe par le cœur
Avec un bruit de vent léger
De mains qui s'en vont voltiger
Sur des fleurs couvertes de pleurs

Le temps outrepasse mon cœur
Avec l'amertume des jours
Et le regret d'un grand amour
Sur qui je dépose des fleurs

Le temps est comme un cimetière
Dont les allées seraient mes mains
Dont la grille serait Demain
Et mon tombeau de la poussière

Le temps n'a pas de paupières
Fermant un jour ses fixations
Sur un néant de perfection
Et dans mon cœur est sa lumière

Le temps est comme une rivière
Au lit défait mélancolique
Comme un soleil préhistorique
Buvant du sang au fond des pierres

Ville d'Avray, le 21 septembre 1974.

Ensablée jusqu'au fond de mon cœur apaisé
Une enfant a vécu l'existence onduleuse
De ma marche à travers les mille nébuleuses
D'une courbe explorant le feu d'une rosée

Jusqu'au fond de ma marche explorant l'existence
Une enfant a vécu au travers de mon cœur
A cherché quelquefois un peu plus qu'une fleur
N'a trouvé qu'un parfum de feu et de silence

A travers l'existence explorant quelquefois
Un peu plus qu'un parfum de ma marche de feu
Une enfant a vécu des soleils et un peu
De ma marche ensablée jusqu'au fond de sa voix

Explorant jusqu'au fond de ma marche et un peu
Jusqu'au fond de moi-même une enfant de silence
A vécu tout mon cœur a vécu mon enfance
N'a trouvé qu'une fleur sans parfum et sans feu

Au désert de mes nuits dégringolant d'amour
Une enfant apaisée est morte en mes mains nues
Une enfant de ma voix qui n'avait rien vécu
Qu'un peu de mon soleil et que l'ombre d'un jour

Ville d'Avray, le 8 décembre 1974.

AU CŒUR DOUBLE

Quoi !
Le feu rouge de sang crépite
Et tu n'en sens que la chaleur
Seule s'exhale la lueur
Et le charbon brûlant s'effrite
Voix
Enorme essence
D'incandescence
Qui fuse du brasier
Lave au fond du gosier

Je suis la voix du feu
Je suis Vulcain radieux
Le forgeron du ciel
Qui brûle le réel

Les chiasses qui se fêlent
Font des pluies d'étincelles
Qui s'incrustent aux cieux
En mondes prodigieux

Mais ces deux simples yeux
Regard vertigineux
J'y plongerai mon corps
Au fond du même sort

J'éclaterai son centre
Enfin lié dans son antre
Je fermerai mes yeux
Aux paupières des dieux

Meudon, le 1er février 1973.

Par-dessus les oiseaux qui vivent dans la nuit
Et les fleurs dépéries qui rêvent aux étoiles
Et les jardins éteints où expire le voile
Désespéré du jour sur les soleils enfuis

Par-dessus les saisons que craquelle le vent
Et les marées dorées qu'achève le silence
Et les rivages morts au creux de l'espérance
Ils vont sans cesse bleus se baigner dans le temps

Ils vont les bateliers des pétrifications
Au sommet de leur vie au sommet de leurs jours
Crier un peu d'espoir crier un peu d'amour
Les bateliers brisés du temps sans rémission

Ils vont les bâtisseurs de la peine et du sang
Car la chair est sans vie au fond du ciel pleurant

Paris, le 27 décembre 1974.

Il est une ombre au bord du ciel
Pâle reflet d'un or réel
Se plaissiant sur l'horizon
Et s'angulant hors des saisons

Sa silhouette transparente
D'une voix enfantine chante
Des rayons bleus qui la suspendent
Dans l'éther que des éclairs fendent

Des harmonies sublimes coulent
Dans l'air azurin qui s'enroule
Et s'enlacent gratuitement
En s'alliant au firmament

Projection intermédiaire
D'un rai brûlant de lumière
A travers mon opacité
Sur une diaphanéité

Et s'abaisse la verticale
S'éternisant en diagonale
Humant de ses yeux les ardeurs
S'élevant pures d'un seul cœur

Sous l'ombre similaire et claire
De la véritable lumière
Se courbe mon corps pénétrant
La renverse charnellement

Insufflant sa chaleur dorée
A l'irréalité créée
Par l'objet lui-même animé
Du souffle d'un commun passé

Dans des nimbes déjà célèbres
Fuse de l'esprit des vertèbres
L'essence brûlant en l'image
Brûlant ainsi le cœur sauvage

Mais l'essence brûlant l'essence
Plongées dans le même silence
Au cœur des choses raréfiées
Et triplement purifié

Dans la circulation fermée
Superposition enflammée
Incorporellement s'unissent
Dans les espaces qui se plissent

Et le vrai sujet ondulant
Se coule horizontalement
Se love à l'almicantarat
En y enveloppant ses bras

Se mêle à l'univers désert
S'enfonce dans la chaude terre
Regarde mes yeux latéraux
Entre la source et son des flots

Ainsi brassant la silhouette
Et le vrai corps de l'angelette
Trois fois ubique dans la terre
L'onde du ciel et crue lumière

Nous nous sublimons dans la phase
Au point ultime de l'extase
Et la métamorphose orine
Unit trois arbres aux racines

Meudon-Ville d'Avray-Meudon, le 3 février 1973.

JE

Je n'ai point bu de sang dans le crâne des morts
Je n'ai point bu le ciel dans les trous des rochers
Je n'ai point bu de miel car les fleurs sont séchées
Mais je sens dans ma bouche un ruisseau de mots d'or

Je n'ai point combattu l'aurochs au front de marbre
Je n'ai point combattu la tempête et le vent
Mais je combats toujours les gladiateurs du temps
Mais j'ai les mains blessées d'avoir gravé les arbres

Je n'ai point piloté d'esquif autour du monde
Mais j'ai bien piloté le vaisseau de mes jours
J'ai longtemps piloté le radeau de l'amour
Et les pleurs de mon cœur sont la mer qui m'inonde

Mais j'ai dépossédé la mort de son cercueil
Mais j'ai développé le destin de lui-même
Mais j'ai désemparé la mort des chrysanthèmes
Et je hante l'amour enté de neuves feuilles

Ville d'Avray, le 4 janvier 1975.

Les grands brouillards crépusculaires
Se sont envolés de la terre
Comme d'immenses draps livides
Découvrant deux arbres virides

Ouvrant leurs veines rudes
Aux chants des solitudes

Tandis qu'au loin volent les flammes
D'un perpétuel épithalame

Sainte-Croix-les-Rasses (Suisse), le 23 février 1973.

Sur la mer platinée de pleurs réverbérants
Des oiseaux de détresse et de peur et de mort
S'engluent jusqu'à la gorge ouverte sur le corps
Déraciné d'un autre monde aux bords sanglants

Crachez-moi de la nuit sans étoiles sans lune
Crachez-moi du silence oblitéré d'angoisse
Roulez-moi sur les vents qui hurlent et croassent
Claquez-moi sur la terre et créez la nuit diurne

Oiseaux sans yeux oiseaux sans voix oiseaux sans vol
Crevez-moi donc la vue si je ne dois plus voir
Portez ma voix au ciel de l'infini tout noir
Oiseaux sans vie désagrégés dans vos corolles

Et vous les fleurs flétries aux plumes déchaussées
Comme les dents du Temps vous les fleurs carnivores
Vous les fleurs de détresse et de peur et de mort
Je boirai votre fiente au secours du passé

Car vous m'avez meurtri de vos parfums amers
Car vous m'avez pourri jusqu'à ma voix limpide
Je vous égorgerai existences du Vide
Et vous verrai flotter platinées sur la mer

Ville d'Avray, le 10 janvier 1975.

Entre les vapeurs mauves
Luminescentes d'or
Infusant leurs longs corps
Sous la passion fauve
Attachée à mon cœur
Brûlant leur volupté
Enorme éternité
Tranchant mes bleues ardeurs
Hélas, après m'avoir
Ouvert la plaie profonde
Roulant dans ta propre onde,
Réapparais aux soirs !

Blackrock (Irlande), le 20 avril 1973.

Les rayons de la nuit divergeaient en son cœur
Elle buvait leur temps avec délicatesse
Otant de leur lumière et les grains de vieillesse
Et les nues de jeunesse
Ne gardant que la vie de leur concentration
L'éclat immatériel de leur fascination
Elle buvait la nuit diverse avec passion
Et en créait des fleurs

Lorsqu'elle s'en allait courir sur les montagnes
Ses pas faisaient voler des gerbes de soleils
Et mon regard perdu par monts et par merveilles
Glisse dans le sommeil
Des jours éblouissants crénelés par la neige
Que font naître les larmes de ses longs yeux beiges
Lorsqu'elle va courir par-dessus le cortège
Du temps qu'elle accompagne

La mer s'ouvre déjà en mille vaguelettes
Distillant sur le sable un chemin de désir
Qu'elle suit en nageant sur les pas du plaisir
Dont elle ira saisir
Les étranges ramées aux effluves perdus
La mer s'ouvre déjà sur le grand jour chenu
Les rayons du soleil couvriront sa peau nue
D'écume violette

Je suis venu hier la nuit était silence
Aujourd'hui la montagne oublie ses avalanches
Demain la mer sera phosphorescence blanche
Et je divague encore au fil de son errance

Elle buvait le temps elle l'a surpassé
Mais la nuit la montagne et la mer et le temps
Se sont tus en son être en ses mains sous ses dents
Je suis venu hier l'enfant était passée

Ville d'Avray, le 13 janvier 1975.

Dans une apoplexie
De barbares soleils
De fauves galaxies
Aux explosions vermeilles

Le temps
Venant
Laissera
De nos bras

Le roulement d'enfer
De tout un univers

Ville d'Avray-Meudon, le 3 mai 1973.

C'est le vent qui mugit sous l'écorce des arbres
C'est l'orchestre des jours qui penche sous la mer
C'est l'archet continu sur la corde du temps
C'est la mouette qui crie perdue dans les autans
C'est l'avalanche blanche au bas des vallons verts
C'est le résonnement d'un marteau sur le marbre

C'est bien plus que cela et c'est cependant moins
C'est mon amour mon pauvre amour qui pleure au loin

C'est la fleur qui éclot son cœur vers le soleil
C'est l'odeur de la pluie arômatisant l'air
C'est la pâle fumée d'un vaisseau levant l'ancre
C'est la senteur lunaire au fond du ciel noir d'encre
C'est la fleurance bleue d'un clocher séculaire
C'est le léger bouquet d'un jour qui se réveille

Et c'est tellement plus et c'est tellement moins
Ce n'est que mon amour qui se promène au loin

Ce sont les nuages gris et blancs qui s'échevellent
Ce sont les rails luisants qui foncent vers les gares
Ce sont les perles d'eau qui gouttent de la nuit
Ce sont les jours mouillés dont s'oxyde la vie
Ce sont les oiseaux noirs qui prennent leur départ
Ce sont les astres morts qui s'enterrent au ciel

C'est tellement plus faible et tellement plus fort
Ce n'est que mon amour mon amour qui s'endort

Ce sont mes yeux fixant l'essence plus profonde
Ce sont mes mains cherchant à forer l'avenir
Ce sont mes pas marchant aux voies surnaturelles
Ce sont mes jours creusant l'ombre d'une venelle
Ce sont les bouts d'Histoire ourlés de souvenirs
Mes chants qui deviendront des chansons pour les
[rondes

C'est bien plus beau encore et bien plus simple encore
Mon amour posant sur l'oreiller sa joue d'or

C'est Pégase ébloui que sa crinière inonde
C'est Icare qui monte aux soleils les plus hauts
C'est Jupiter grondant son foudre dans les yeux
C'est Cythère si loin qu'on n'en voit plus les cieux
C'est Chronos qui regarde approcher le chaos
C'est le Sphinx suspendu par son énigme au monde

Et c'est plus vaste encore et moins grand cependant
C'est mon amour dormant c'est mon amour rêvant

C'est mon amour qui pleure et la mer qui soupire
C'est mon amour qui marche et la terre qui chante
Mon amour qui s'endort et les cieux qui se fêlent
C'est mon amour qui dort sous des nuits d'étincelles
C'est mon amour qui rêve et le temps qui s'évente
Et c'est là mon amour et c'est tellement pire

Churchville (NY, USA), le 30 août 1974.

Les violentes violes
Dans le soir violet
Hurlaient et miaulaient
Etranges lucioles

Collant leurs voix blanches
Aux grands filaments
Des astres en sang
Ecorchés aux branches

O le chemin des chevauchées
Chevaliers cherchant le char
Chargé de chaleils encore ars
Du feu des souvenirs séchés

O chevaliers d'or
Sous le chemin dort
L'espérance encor
Chaude de vos corps

Et le son des cors
Fuyant des cercueils
Monte feuille à feuille
Aux crânes des morts

Meudon, le 22 mai 1973.

AURORE ORPHIQUE
Poème théâtral. (Fragment)

Couleur d'écho la solitude a trop d'amour
J'en ai vu revenir des oiseaux enflammés
J'en ai vu revenir s'évanouir en fumée
Ma vieillesse a repris son chemin à rebours

Parleras-tu du vent saltimbanque des nuages
Du vent qui t'a poussé à fendre les années
Parleras-tu de l'arbre où s'est enracinée
L'océane vapeur des premiers orages ?

Je reviens d'un pays où le temps est sans heures
Je reviens de la nuit où l'on compte la mort
Aux rayons du soleil aux pores de son corps
D'un pays sans orage où les nuages pleurent

Parleras-tu du temps vieux vagabond du monde
Du temps que l'on reprend vers l'onde et vers le sable
Pour reprendre en ses mains sa mort inépuisable
Au fronton de la mer sa mort qui vagabonde ?

Là-bas le vent avait un air de fossoyeur
Il me souvient qu'il enterrait au long du soir
Un arbre aux veines bleues et en cravate noire
Là-bas le vent avait un avant-goût de fleurs

Ne parleras-tu pas du vent qui sortira
De l'espace enterré dans le parfum des jours
Ne parleras-tu pas de l'orage qui sourd
A travers le futur et du temps qui sera ?

Couleur de reflet le silence a trop d'amour
J'en ai vu revenir des oiseaux invisibles
Qui roulaient vers la mer sur des chants inaudibles
Mon chemin à rebours mon chemin à rebours

Comment t'appelles-tu voyageur anonyme ?

Je suis l'homme qui marche en lui-même à rebours
Et mes pas ont des sons plus sourds que des tambours
Je suis un peu tout l'homme en marche vers l'abîme

Marches-tu sur la source où meurent les espèces ?

N'entends-tu point mes pas ? Je marche sans arrêt
Que le vent soit l'orage ou l'arbre la forêt
Que le temps soit la vie ou ma chair de la glaise
Je marche dans moi-même et mon cœur a des pas
Qui sonnent sourdement sur le pavé des jours
A rebours vers demain vers hier tour à tour
Je marche vers l'abîme et tu ne m'entends pas

Prends le ciel et la terre il en naîtra l'aurore
Celle que j'eusse été si le vent n'avait pas
Un jour parfumé l'air des vapeurs de mes pas
Prends le vent et le temps leur fusion s'évapore

J'aurais aimé les fondre au creuset de mon être
Mais tant qu'un cœur aura des mains pour les saisir
Tant que ma vision s'alliera au plaisir
Prends ces œufs de ma vie : ils te feront renaître
Je les ai recueillis au jour de ma naissance
A l'heure où ma paupière était encor fermée
Où ne les avaient vus que mes doigts animés
Prends le ciel et la terre en ces œufs d'innocence

Petite enfant Aurore il y a dans tes yeux
Ce que le ciel a mis de vertus essentielles
Plus qu'un astre votif ou qu'un battement d'ailes
Il y a dans tes yeux le cycle d'un essieu
Petite enfant Aurore il y a dans tes yeux
Ce que la terre a mis de baisers supernels
Plus qu'un arbre brisé où qu'un regard charnel
Il y a dans tes yeux un chemin silencieux
Où roulera le cycle incréé de l'espoir
Enfant petite enfant il y a dans tes mains
Deux œufs de terre et ciel qui marquent ton chemin
Garde-les je les vois lactescents dans le soir
Aurore si petite au jour crépusculaire
Tes mains les doreront plus fort que des soleils
Cariatide des jours à ta peau scapulaire...

14 octobre 1974.

Ce sont pauvres étoiles
D'or valétudinaire
Qui roulent dans le voile
Déchu des univers

Ce sont pauvres étoiles
Etoiles maladives
Qui tombent dans leur toile
Pour que le soleil vive

Ce sont pauvres étoiles
Bien jeunes encore
Glacées jusqu'à la moelle
Que trépasse la mort

Ville d'Avray-Meudon, le 4 décembre 1972.

Lumière hétéroclite à fracassement d'or
Qui plonge à l'infini dans un lac incolore
Enfoui dans le squelette étrange des objets
Qui culbutent, hideux, sur leurs sombres trajets !

Noire et sinueuse larve — lascivité —
Serpentant tordue dans la diaphanéité
Obscure qui tournoie en profonde spirale
Qui s'écroule, torpeur, dans un feu plein de râles !

Aspiration spectrale au fond d'un froncement
Colorée de rayons orangés vaguement
Issue du gouffre froid du néant impalpable
Qui s'effondre, livide, en un bruit formidable !

Volutes de fumée grise et volumineuse
Ceintes de la clarté des ardeurs nébuleuses
Leurs arêtes aiguës sortant violemment
Qui encombrent, sans corps, un antre flamboyant !

Vaste confusion de formes circulaires,
Lugubre entassement de percutants éclairs,
Voile grand et sanglant qui monte recouvrir,
D'insondables lieux comme un cachet de cire !

Anéantissement fusant en solitudes
Et noirceurs traversées d'hagardes blêmitudes,

L'anéantissement vide tout son calvaire !

J'ai retourné mes yeux sur mon propre univers.

Sèvres, avril 1972.

Note : précédemment publié dans Les Chemins de l'Aurore (1972).

DEMAIN

Le vent d'antan gémit
Sur l'homme dégradé
Le vent d'antan mugit
Sur la terre éventrée

Il partira cueillir
Parmi les fleurs des champs
Commençant de s'ouvrir
Dans son voyage lent

Ses yeux crevant le temps
Tuant sur son chemin
Les branches du printemps

Il cueillera demain
En écrasant les feuilles
L'ombre des vieux cercueils.

Meudon, le 4 novembre 1972.

Quand viendra l'automne avec ses vieux rayons
Qui se couchent tout bas au feuillage du ciel
Avec ses vieux rayons ses ternes étincelles
D'un amour qui a fui tout bas à l'horizon

Quand viendra l'automne à l'orée de l'hiver
Je les verrai tomber doucement sur la terre
Tomber tout doucement sur mon grand cimetière
De souvenirs fanés tomber sur mon calvaire

Je les verrai tomber quand viendra l'automne
Sur mes soleils éteints tomber sur les graviers
De mon lit éternel sur l'ancien sentier
De ma vraie plénitude et sur le temps qui sonne

Je les verrai tomber avec les vieux rayons
Doucement sur la terre avec le temps qui sonne
Doucement sur mon lit détachées de l'automne
Je les verrai tomber dorées sur ma passion

Je les verrai tomber dans le vent jaunissant
Tourbillonner tout bas en parfumant le temps
De souvenirs fanés tomber du ciel sanglant
Tes petites mains d'or jonchant mon corps absent

Ville d'Avray, le 22 octobre 1973.

RECREATION

Un caillou se jette à l'eau
Et d'un seul coup sous les flots
Crissant ses angles aigus
Devient double pierre crue

Le soleil à l'horizon
Aux frontières des saisons
Sort de multiples lumières
Issues de ses hémisphères

La nuit dans le ciel cabré
D'une étoile diaprée
Dans un bruit lointain de vent
Naissent deux astres d'argent

D'une goutte de rosée
Qu'un serein a déposée
Sur l'océan du matin
S'ouvre un bourgeon cristallin

Cœur d'une irradiance d'or
Uni au cœur de mon corps
De la bachelette aurore
Se pavoise un nouveau sort

Meudon, le 27 janvier 1973.

Donner son océan, sa terre et sa naissance
Donner ses permiers yeux, donner leur souvenance
Donner ses mains qui ont pétri leurs trois racines
Donner ses pauvres pleurs, ses soleils et ses bruines
Donner son ouverture et ses profonds secrets
Donner ses premiers pleurs, donner ses vieux regrets
Donner son vrai destin, donner sa poésie
Donner ses pauvres yeux, donner leur amnésie
Donner ses mains meurtries d'avoir pétri la terre
Donner sa poésie nimbée de son mystère
Donner ses pleurs dorés d'avoir chanté les mers
Donner sa poésie bleue de regrets amers
Donner ses yeux fermés d'avoir ouvert le monde
Donner sa poésie plus profonde que l'onde
Donner ses mains meurtries et leurs veines brûlantes
Donner son sang, son cœur, ses forces enivrantes
Donner son feu, son art et toute sa puissance
Donner son brasier d'or, donner sa renaissance
Donner le monument de sa mélancolie
Et puis donner ses pleurs et puis donner sa vie
Pour pouvoir accepter le temps, le vent d'enfance
D'une autre vie naissant dans sa propre existence !

Ville d'Avray, le 9 décembre 1973.

LES AVEUGLES

Il pleut dans la tourmente
Des oisillons crevés
Des étoiles bavées
Que le soir ensanglante

Il pleut d'étranges bruits
Mais des bruits sans visages
Des bruits noirs et sauvages
Aux recoins de leurs nuits

Il pleut dans la tourmente
De jeunes vies mourantes

Meudon, le 18 janvier 1973.

O mots sanglants du cœur, graphiques molécules
Je vous ferai tomber du soleil trop lointain
Au creuset matériel où dort mon dilucule
Sur la rosée des fleurs aux forces de l'airain !

Nanterre, le 8 janvier 1974.

Jusqu'aux voies souterraines
De notre ébullition
Nous creuserons la peine
Qui s'ouvre sur nos fronts

Qui s'ouvre sur le feu
Jusqu'aux voies souterraines
De nos internes cieux
Brûlant l'eau de la peine

Et dépassant la terre
Au fond de l'idéal
Jetant hors du cratère
Notre sable féal

Nous nous raréfierons
Au bord de l'or solaire
Scintillants de passion
Dans l'espace stellaire

Pour nous développer
Dans l'incommensurable
Distillant l'incréé
Aux terres perdurables

Nanterre, le 13 novembre 1973.

Et le soleil, là-bas, qui brûle les nuages
Tandis que l'on s'en va, tandis que l'on oublie
Le soleil qui foudroie toutes les litanies
Alors qu'on va chercher la frontière des âges

Ah ! Que le soleil aille avec ses pluies internes
Aux bords salés du cœur déverser tout son corps
Alors que l'on embrase une nouvelle amphore
De l'eau des souvenirs avec l'or de nos cernes !

Nanterre, le 29 janvier 1974.

Sous d'absentes lumières
Respirent des collines
Soupirant sous la bruine
Qui sont quatre paupières

Chacune liée dort
A l'une qui s'entr'ouvre
De son sommeil découvre
Des filets de phosphore

Meudon, le 24 janvier 1973.

Mon cœur s'est verrouillé au ciel des prochains jours
Les tornades du temps l'envolée des étoiles
Plus rien ne le détruit plus rien ne le dévoile
Mon cœur peut désormais rêver à son amour

Le tournoi des saisons joutant contre les arbres
Avec des lances d'or et de résurrection
Et des heaumes de mort et de désolation
Le tournoi des saisons se brise sur son marbre

Il peut enfin rêver à son amour déçu
Cet amour pour lequel il avait oublié
Les combats épuisants que les Nombres alliés
Livrent aux cœurs dormant dans des cœurs éperdus

Elle avait de grands yeux de sylvestres automnes
Et des cheveux si doux comme l'amour ancien
Qu'il ne s'en souvient plus ne se souvient de rien
Un visage si beau que tout est monotone

S'il n'avait pas été cueillir des coquillages
Parmi les grands rochers de son trop long silence
N'eût point connu ses yeux et leur jeune innocence
S'ils n'avaient pas été.... Mais qu'éclate l'orage !

La foudre n'est pas vaine il lui tenait le bras
La poudre du chemin ils ne la verraient plus...
Mais qu'éclate l'orage ! Mon cœur sait qu'il a plu
Qui sait mon cœur quel ciel te déverrouillera ?

Ville d'Avray, le 15 avril 1974.

LETTRES

Dans le ciel constellé
Une lettre s'en va
S'éloigne dans la voix
D'une autre lettre ailée
Qui crache son dégoût
Sur la fange et la boue
Des fumeux lupanars
Eveillés sur le tard,
Qui vomit sang cinabre
Sang luisant comme un sabre
Au corps tiède des formes
Qui pesamment s'endorment,
Qui plante enfin sa dent
Sa dent de serpent nu
Dure comme un diamant
Son aiguisé croc cru
Sa dent expiatoire
Dans l'exutoire noir
Du ventre lourd du monde
Pestilentiel immonde
Qui vibre comme un glas
Qui percé de l'éclat

Se dégonfle en soufflant
Se dégonfle en râlant
Dans un flot couleur jade
Avec des odeurs fades
De blanc décomposé
De relents de nausée,
Qui d'un regard d'acier
D'un regard large et fier
Anéantit le monde
De son acérée sonde
Le monde de chaleur
Boursouflé de tiédeur
Maintenant maigrement
Mû en halètements
Creusé dedans sa chair
Livide cimetière
Dans sa chair écœurante
Hispide jaunissante.
Arrière, os calcinés
Du crâne des années
Arrière, chairs crevées
Dans la terre gravées
Au néant, suffocantes
A mort, gorges mourantes
Langueurs agonisantes
Chairs pâles épuisées
Epaules embrasées
Arrière, âmes grisées
Corrompues lumières !

Place à l'azur d'espace
Où seules s'entrelacent
Les deux lettres du cœur
Reluisantes d'ardeur,
La quatrième lettre
Au fond de la cinquième
Qui doublement s'acêment
Se courbant dans leur être.

Ville d'Avray-Meudon, le 11 janvier 1973.

Le mot c'est le reflet du temps individuel
C'est l'apparence bleue d'un soleil supernel
C'est l'ombre que la neige occulte de son sang
Et ce n'est qu'une voix qu'efface l'imminent

Ville d'Avray, le 4 juin 1974.

PERFECTION 4

Puissions-nous dépasser
Le diamant enflammé
Du creux de notre union
Pour voler comme alcyons
Vers les ciels dessinés
De notre destinée
Pour franchir l'objectif
Des multiples récifs
Des mondes arrêtés
Et voir la liberté
Dans nos fors élever
La subjectivité

Foxrock (Irlande), le 19 juillet 1973.

Une fille aux seins nus mauve comme une aurore
M'a jadis salué de la main tristement
Et la houle des mers jusques au firmament
A laissé s'achever mon regard sur son corps

C'était plus qu'une fille et c'était une enfant
Dont les cheveux posés sur ses jeunes épaules
Embaument encor l'air qui fend les mers et frôle
Ma désillusion comme un miroir d'argent

Ville d'Avray, le 16 juin 1974.

IL Y AURAIT

Dans une étrange nuit
Dorée de souvenances
Il y aurait du bruit
Qu'éteindrait le silence

Sous des arbres hispides
Passerait comme un vent
Une rivière aride
Pour qu'y coule mon sang

Sous de lumineux rais
Fusés d'astres de craie
Un cèdre il y aurait
Qu'un satyre fendrait

Mais voici que l'aurore
Chantant brises sonores
Montera, se noiera
Dans la sève des bras

Du grand cèdre insensible,
Que du ciel, vaste crible,
Surgira brusquement
En bref élancement

Mon cœur flèche d'argent
Qui plongera son temps
En lui brûlant le cœur,
Mon foudre de chaleur.

Meudon, le 8 janvier 1973.

Peindre avec du soleil les vagues de la mer
Suspendre des parfums à la nuit harmonieuse
Allonger le printemps de gerbes nébuleuses
Alléger le faix noir des ténèbres amères

Mobiliser les yeux de ceux qui vont crever
Enliser les bouquets de ceux qui vont pleurer
Edifier la vertu en méprisant l'orée
Modifiée des valeurs que prônent ceux dêvés

Exacerber le rire ocre des prédateurs
Qui s'en vont accrocher en leurs griffes l'amour
Désherber les halliers dépareillés des jours
Et marcher sur la terre avec des pas de fleurs

Achever de songer ce qu'il reste de rêve
Au soir quand vient l'aurore auréolée d'argent
Echeveler la mort de ses doigts écartant
La vieillesse émaillée de l'enfantine sève

Aimer que le jour vienne aimer que les jours viennent
Et tracer leurs reflets sur ton âme ancienne

16 juillet 1974.

Entends-tu s'effeuiller
L'arbre des multitudes
Au saisons repliées
Du temps qui se dénude ?

Vénuste aurore mienne
Les multitudes viennent
Et le vent qui s'espace
S'en revient en nos traces

Entends-tu graviter
Sur la voie des étoiles
Nos anciens étés
Qui chantent de nos moelles ?

Vénuste aurore mienne
Les nues diluviennes
Ruissellent sur nos yeux
Leurs chants prodigieux

Entends-tu se feuiller
L'arbre des solitudes
Aux saisons dépliées
Du temps des plénitudes ?

Vénuste aurore mienne
Dans la double amplitude
Du pas des solitudes
Nous irons vers les plaines
Où le vent qui se meurt
Se recrée dans les fleurs

Blackrock (Irlande), le 29 août 1973.

La neige qui tombe
Petit à petit
Engloutit l'ortie
Sortie de ma tombe

La tombe oublieuse
De mon cœur multiple
A chaque périple
Devenant plus creuse

La neige la neige
Tombe lentement
En longs flocons blancs
Vers l'horizon beige

La neige la neige
En flocons fondants
Tombe sur le temps
Qui se désagrège

Ville d'Avray, le 1er février 1974.

J'ai caressé ses yeux au faîte de la nuit
Ses seins étaient fermés elle était endormie
Dans ses bras des ruisseaux emplis de primevères
Cristallisaient les jours aux poumons de l'hiver

Depuis longtemps déjà elle était endormie
Quand j'ai pris ses cheveux pour en coiffer la vie
Quand j'ai pris ses mains nues pour caresser ses yeux
Elle était endormie entre mes bras de dieu

Depuis longtemps déjà ses seins étaient fermés
Fermés pour ne plus voir les chants des mal-aimés
Fermés pour ne plus boire au calice d'Eros
Le nectar fermenté des femmes toujours grosses

Aux poumons de l'hiver sa bouche presque ouverte
Regardait fuir le vent sous les portes désertes
Du temps regardait fuir des moulins d'idéal
Sa bouche s'accrochait au souffle de leurs pales

Aux poumons de l'hiver elle était endormie
Couchée parmi les fleurs de la mélancolie
Elle ne rêvait plus au creux de mon sommeil
Que ruisseaux fulgurants de cent mille soleils

Dans ses bras des ruisseaux tendaient des étendards
Sur les donjons des jours que déchiraient trop tard
Ses bras dépossédés de la force du monde
Dans ses bras des ruisseaux s'abreuvaient de son onde

Dans ses bras des ruisseaux morts de soif et d'amour
Vivaient de son eau fraîche et d'un bruit de tambours
Annonciateur du drame aux couleurs des saisons
Des ruisseaux morts de soif cueillaient les horizons

J'ai caressé ses yeux et son ventre endormi
Ses seins étaient fermés sous mes lèvres de nuit
Dans ses bras l'océan couvert de primevères
S'en allait en voyage aux berges de l'hiver

Ville d'Avray, le 19 février 1975.

Combien de fois ai-je posé
Sur l'autel de mes holocaustes
L'étoile des jours supposés
Combien de fois ai-je été Faust

Combien de fois ai-je accroché
Mon cœur au gibet des poètes
Pour voir hélas mon sang sécher
Au rêve du vent des conquêtes

Combien de fois ai-je mordu
La poussière de mon chemin
Pour voir où vont les pas perdus
Dans le ciel géomancien

Mais aujourd'hui vers l'horizon
Je vois croître un soleil étrange
Qui m'avertit que la saison
Est venue de tourner la fange

Et je m'en vais te labourer
Terre puissante de mes songes
Et y semer les grains dorés
Du pollen où demain me plonge

Pour y bientôt pouvoir cueillir
Les pétales de mon étoile
Mon cœur qui ne cesse d'ouvrir
La poudre de mes prochains voiles

Aussi je m'en vais labourer
Cette terre d'où surgira
Ayant le ciel bleu pour aura
Mon tout petit ange adoré

Ville d'Avray, le 3 février 1974.

LE MOI SOLAIRE

Moi, cœur du vaste soleil rouge
Enraciné par mes rayons
Dans l'horizon où rien ne bouge
Je lâche les constellations

Et dans mes fixes tentacules
J'étrangle l'astre noctambule
Et les nocturnes crépuscules
Qui sur ma face déambulent

Je bois tous les feux de la terre
Et je m'abreuve aux mortes nuits
Me désaltérant au cratère
De l'oubli pour verser mes pluies

Sur l'immense strangulation
Du monde qu'éclaire l'aurore
Pour verser sur ma possession
Les derniers de mes pleurs d'or

Car après, moi, cœur du soleil
Je déploierai sur l'avenir
De mon énormité vermeille
Mes paupières
pour m'endormir.

Ville d'Avray, le 25 février 1974.

IMPRIMERIE SPECIALE
DES PARAGRAPHES LITTERAIRES
DE PARIS

Dépôt légal 4me trimestre 1975
pour l'édition originale.